

DÉPRIMÉ, ME SENTANT incapable d'assumer mes obligations ordinaires, je consulte mon médecin. Je voudrais un antidépresseur, un supplément vitaminique peut-être ; bref, n'importe quoi qui me permette de fonctionner plus normalement. Après vingt ans d'enseignement, j'en suis depuis quelque temps à trembler de peur comme un jeune débutant chaque fois que je dois entrer en classe, et chaque heure de cours est pour moi devenue un cauchemar. Peut-être devrais-je demander un congé de maladie, mais la seule pensée que je devrais alors rendre public mon état dépressif me paraît intolérable. Donnez-moi des pilules, docteur !

Comment en est-il venu à la conclusion que j'avais peut-être moins besoin de médicaments – je sais déjà qu'il n'en abuse pas d'habitude, qu'il est plutôt du genre remède de bonne femme ou médecine douce – que d'une analyse ? Pire, peut-être : un traitement psychiatrique ? Je sors de son bureau pour entrer dans le bureau voisin : celui de la psychiatre qui, me dit-il, va « évaluer mon cas ».

Dès le début de notre entretien, elle me demande de lui parler de mon père. Je lui dis que, pour moi, mon père est comme une page blanche : je n'avais pas encore mes trois ans lorsqu'il est mort, je ne l'ai donc pas connu. Et nous parlons d'autre chose. Quelques minutes plus tard, j'en suis à évoquer de vagues projets d'écriture que je n'ai jamais réalisés. Peut-être, suggèrai-je moi-même, parce que l'angoisse de la page blanche me paralyse. Et vlan ! J'ai tout de suite compris quel serait son diagnostic : non pas un traitement psychiatrique, mais une psychanalyse, pour essayer de comprendre enfin ce mystérieux enchaînement qui va du père manquant à un sentiment d'échec qui, à force de miner souterrainement mes énergies, a fini par m'enlever la force de fonctionner.

Cette analyse a duré un an, à raison de trois séances par semaine. Il me semble que j'ai peu parlé de mon père durant ces séances. Je parlais de moi, bien sûr, mais quel ennui ! Plus souvent qu'autrement, j'avais l'impression de radoter, de tenir des propos d'une telle banalité qu'ils me faisaient bâiller. C'était un spectacle qui aurait mérité d'être filmé : moi étendu sur le divan, pendant que derrière moi le psychanalyste ronflait. Plus l'analyse se prolongeait et plus j'avais l'impression de m'enfoncer dans ma propre insignifiance, pendant que grandissait en moi une incroyable agressivité envers le ronfleur assis derrière moi. J'ai interrompu l'analyse au moment où l'envie de tuer le psy allait devenir incon-

trôlable. Peut-être ai-je raté ainsi une première occasion de « tuer le père »... C'est ensuite, dans l'intimité de mon bureau et portes closes, que j'ai entrepris de noircir la page blanche de mon rapport au père.